

# 1

— En réalité, nous ne devrions pas cautionner cela...

Par une belle journée d'été ensoleillée, lady Lucille Hornby-Warrington, assise dans sa calèche, contemplait maussade le spectacle alentour, bien qu'il n'y eût pas grand-chose à voir. En effet, les chemins passant entre les plantations Hollister et Fortnam étaient poussiéreux et bordés de champs de canne à sucre. Ces plantes aux allures de roseaux pouvaient atteindre six mètres de haut si bien que les routes ressemblaient à des tranchées fraîchement percées à travers cette verdure exubérante. Si la lady Lucille s'ennuyait, tel n'était pas le cas de son époux, lord Warrington, qui observait avec le plus grand intérêt la hauteur et le volume des plantes. La richesse de la plantation qu'il administrait pour l'oncle de sa femme dépendait en effet de la canne à sucre et tout, cette année, laissait présager une bonne récolte. D'où sa bonne humeur, contrairement à sa femme.

— Tu ne parles pas sérieusement, dit-il d'un ton nonchalant, un rien moqueur. Bouder une fête chez les Fortnam uniquement parce que le motif de cette fête te déplaît? Dois-je te rappeler que Nora et Doug ont la meilleure cuisinière et la plus belle salle de danse de la région, qu'ils engagent toujours les musiciens les plus doués et que la jeune fille est ravissante.

— C'est une métisse, répondit son épouse d'un air pincé. Une mulâtresse! Sa place est dans les logements des esclaves. Elle n'a pas à être la «fille de la maison» et à fêter sa «majorité». Mais Doug Fortnam agit comme s'il avait accompli un exploit en engendrant et en élevant cette bâtarde!

Warrington sourit car c'était plutôt lord Hollister, l'oncle de Lucille, qui était connu pour son penchant à engendrer

des bâtards avec des esclaves noires. Lucille et sa tante faisaient certes mine de ne rien voir, mais, en réalité, des dizaines de demi-cousins et de demi-cousines peuplaient la plantation Hollister. Jimmy, leur cocher, présentait lui aussi une certaine ressemblance avec le propriétaire de la plantation qui, depuis quelques années, s'était retiré dans sa maison, à Kingston. Il avait cédé la plantation à l'époux de Lucille, après avoir adopté la jeune femme qui était issue de la famille Hornby, une famille londonienne de fonctionnaires pauvres. Lord Hollister n'avait pas eu d'enfants de son épouse, tandis que Doug et Nora Fortnam avaient, outre la « reine » du jour, deux fils plus jeunes.

— La jeune fille n'est-elle pas plutôt la fille naturelle de Nora? demanda lord Warrington qui, bien que vivant ici depuis cinq ans, était peu au courant des rapports familiaux de la plantation voisine de la leur, Cascarilla Gardens.

Les Fortnam n'entretenaient pas de contacts étroits avec le voisinage. S'ils étaient polis et lançaient parfois des invitations à des fêtes, ils ne cherchaient pas à lier amitié. Les autres planteurs les tenaient d'ailleurs un peu à l'écart, leur reprochant d'entretenir des rapports insolites avec leurs travailleurs noirs. Ils avaient certes des esclaves comme tout un chacun en Jamaïque, mais ils n'employaient que de rares surveillants blancs, affranchissant assez souvent des Noirs et tablant sur une espèce d'autogestion sous l'autorité d'un contremaître noir.

Les voisins avaient d'abord craint une catastrophe: n'était-il pas avéré que les Noirs étaient paresseux et souvent violents si l'on ne les tenait pas d'une main ferme? Et pourtant, Cascarilla Gardens prospérait et faisait partie des plantations les plus riches de Jamaïque, grâce notamment aux salaires de gardiens ainsi économisés. Il ne serait néanmoins jamais venu à l'idée des voisins jaloux de faire leur ce modèle!

— Pire encore, expliqua lady Warrington qui, elle, se souvenait parfaitement des détails de l'affaire. Bon, ce ne fut pas la faute de Nora, elle a été enlevée et... et l'un des types l'a certainement violée. Mais c'est bien là le hic! Qui désire garder auprès de soi le... le fruit d'un tel malheur?

Warrington trouvait lui aussi étrange que Doug Fortnam eût non seulement épousé Nora après qu'elle eut passé plusieurs années prisonnière dans un repaire d'esclaves en fuite, mais qu'il eût de plus adopté la fille qui avait été engendrée par un des rebelles. Elle avait sans doute été charmante dès son plus jeune âge, et Doug n'avait certainement pas eu le courage de la séparer de sa mère. Cet homme avait le cœur trop tendre, ce que chacun savait depuis des années. Un jour ou l'autre il aurait à payer son laxisme envers ses Noirs.

La calèche passa à cet instant le long d'un des derniers champs de la plantation Hollister, où des esclaves mettaient en terre des plants de canne à sucre. C'est à peine si les hommes levèrent les yeux, ce que constata lord Warrington avec satisfaction : ils étaient là pour travailler et pas pour bayer aux corneilles. Il eut un regard d'encouragement pour le robuste Écossais qui, à cheval, les surveillait un fusil et un fouet à la main. Sa présence, manifestement, suffisait à inspirer la terreur aux Noirs. Manifestement aussi, il ne goûtait pas cette manie qu'avaient les esclaves de sans cesse chanter ! Certains surveillants autorisaient en effet que les machettes frappent au rythme de chansons, en espérant une amélioration du rendement. De semblables chants retentissaient aussi à Cascarilla Gardens, ce que le lord n'appréciait guère, car, lassé de la tendance de sa femme à trop parler, il préférait le calme. Pour l'instant, elle gardait un silence indigné. En dépit de sa curiosité, elle devait ruminer sa fureur de devoir participer à cette fête.

Quand la calèche entra sur les terres de Cascarilla Gardens, un bruit de sabots, accompagné de rires éclatants, se fit entendre dans une allée latérale. Le cocher stoppa brutalement ses chevaux, ce qui lui attira les reproches véhéments de lady Lucille qui avait failli glisser de son siège.

Warrington réagit avec plus de bonhomie : sans ce brusque arrêt, l'homme n'aurait pu éviter une collision avec les deux cavaliers qui leur coupèrent la route à vive allure, une jeune dame montée en amazone sur un petit cheval blanc précédant un alezan plus imposant. Un jeune homme, qui s'efforçait désespérément de faire accélérer sa

monture, lança une furtive excuse aux Warrington, tandis que le cheval blanc disparaissait, caché par les plantations.

— C'est le jeune Keensley, murmura Warrington.

— Et la bâtarde des Fortnam, ajouta Lucille. C'est scandaleux! Je te le disais bien... Nous ne devrions pas cautionner cela!

— Nous n'en prendrons pas moins plaisir à la fête, tempéra son époux. Allez, vas-y, Jimmy! Il me faut un bon verre d'eau-de-vie de canne à sucre pour me remettre de cette peur. Ou de rhum!

Outre le légendaire punch au rhum de la cuisinière des Fortnam, il comptait bien savourer du regard, pendant la danse, la jeune fille qu'il venait de voir passer devant lui, gracieuse bien que juchée sur un cheval au galop. Il se demanda si solliciter d'elle la faveur d'un menuet serait pris comme un geste paternel ou lui donnerait l'air benêt.

— Ne vous l'avais-je pas dit? Alegria est plus rapide que votre alezan, bien qu'il ait pour ancêtres des chevaux de course. Alegria, elle, a du sang oriental, c'est une petite-fille de Darley Arabian..., assena Deirdre Fortnam à son accompagnateur sitôt la ligne d'arrivée franchie – là où le chemin de la plantation devenait l'allée d'entrée à Cascarilla Gardens – et sa monture mise au pas. La petite jument blanche avait remporté haut la main la compétition improvisée.

Quentin Keensley, un grand rouquin dégingandé, grimaça, mécontent de sa défaite.

— Le fait qu'elle ait moins de poids à porter joue aussi un rôle, répliqua le jeune Keensley, tortillant sa barbiche à la mode. Car vous ne pesez guère plus qu'une plume, miss Fortnam, une plume de colibri..., ajouta-t-il plus habile à tourner des compliments qu'à la pratique de l'équitation.

Plus qu'aux chevaux, le jeune homme s'intéressait à Deirdre Fortnam. Il avait beaucoup voyagé. Au terme d'une éducation à l'anglaise traditionnelle, sa famille lui avait offert un périple en Europe avant son retour en Jamaïque. Mais, jamais encore, il n'avait vu fille aussi belle que Deirdre avec sa peau délicate et soyeuse. On aurait dit de la crème teintée d'une once de café! Il brûlait d'envie

de la toucher. Sans parler de ses cheveux étranges... noirs, mais ni lisses ni bouclés, pas vraiment crépus non plus. Très fins, ils tombaient en cascade le long de son dos. Et ses yeux! De véritables émeraudes aussi étincelantes que le feu, protégées par de longs cils noirs!

— Dites donc, ne servais-je que d'ornement sur ma monture? protesta-t-elle. Alors qu'Alegria demande à être guidée! Vous pouvez essayer, s'il ne tient qu'à moi, mais je vous préviens: si vous n'êtes pas véritablement bon cavalier, vous n'arriverez pas à la faire gagner contre Kingston!

— Je m'incline devant votre science de l'équitation, admit Keensley en baissant la tête avec un sourire indulgent.

Deirdre contourna alors la maison, un pimpant bâtiment de style colonial qui, quand elle était enfant, évoquait pour elle un château, avec ses tourelles, ses vérandas et ses balcons peints en bleu et jaune, les couleurs préférées de sa mère, ornés de sculptures. Cascarilla Gardens formait ses propres menuisiers et ébénistes, ses esclaves ayant beaucoup plus d'enfants que ceux des autres plantations, car Doug Fortnam permettait à ses gens de se marier et, se refusant à vendre séparément hommes, femmes et enfants, il ne séparait pas les familles. De manière générale, d'ailleurs, il ne vendait pas ses esclaves qui bénéficiaient ainsi en quelque sorte du droit de vivre là où ils étaient nés. Aussi étaient-ils très rares à s'enfuir. Il fallait en revanche fournir de l'occupation aux jeunes Noirs.

Les deux jeunes cavaliers longèrent au trot la clôture de la vaste et magnifique propriété. Les salles de réception empiétaient sur les jardins si bien que, par beau temps, on ouvrait grand les portes de la salle de danse, les invités s'égaillant alors parmi les arbres et les parterres de fleurs. Nora Fortnam, férue de flore jamaïcaine, laissait pousser dans son jardin les cascarilles, omniprésentes dans l'île, dont certaines pouvaient atteindre dix mètres de haut. D'où le nom de la propriété. Un mahoé bleu géant offrait son ombre en été. Des lampions y étaient accrochés pour l'heure.

— Quelle beauté, s'écria Deirdre. Hier, nous avons décoré le jardin avec la bonne et mes frères. Vous voyez le lampion rouge, là-haut? C'est moi qui l'ai fabriqué!

— Très... beau..., commenta Keensley avec réserve. Vous ne devriez pourtant pas abîmer vos mains en vous livrant à des travaux ménagers...

Dans sa famille, une lady se serait, au mieux, contentée de surveiller les esclaves en train de décorer, sans jamais, au grand jamais, participer à la fabrication des lampions.

— ...et je devrais porter des gants quand je fais du cheval, soupira Deirdre avec un regard coupable sur ses doigts. Mais je les oublie toujours. À vrai dire, l'équitation et le travail au jardin ont plus de chance de susciter des cals aux mains que le pliage du papier. Mais peu importe. Le travail ne nuit pas, ne cesse de dire mon père...

Doug Fortnam avait lui-même financé son voyage en Europe, dans sa jeunesse, en travaillant dans les champs et les carrières. Il était allé jusqu'à s'engager comme matelot afin de payer son retour en Jamaïque.

Deirdre remit brièvement sa jument au galop, la vue du jardin lui ayant soudain remis en mémoire qu'il lui fallait changer de tenue et se faire une beauté pour la soirée. C'était elle en effet qu'on fêtait, elle et ses dix-huit ans.

Il y avait belle lurette qu'aux écuries on avait préparé l'arrivée des invités. Kwadwo, le vieux chef palefrenier, attendait les calèches devant l'entrée afin de saluer les hôtes et se charger de leurs chevaux. Il avait tenu à endosser la livrée traditionnelle des domestiques des maisons de maître, habit bleu clair à revers de col et à manches jaunes, perruque poudrée blanche. Deirdre le trouvait ainsi plutôt comique, mais la tenue plaisait visiblement au vieil homme qui ouvrait d'un geste élégant les portières de la calèche à ces messieurs dames, s'inclinant à la manière d'un laquais à la cour du Roi-Soleil. Quelqu'un avait dû un jour lui montrer cette pratique et il s'y pliait avec plaisir, malgré le peu de goût de ses maîtres pour l'étiquette.

Il n'était pourtant en rien servile. Au contraire, dans ses fonctions de *busha*, comme s'appelaient les contremaîtres noirs d'une plantation, il défendait les intérêts des esclaves sous ses ordres. Doug Fortnam appréciait son rôle d'intermédiaire entre le quartier des esclaves et la maison des maîtres. Kwadwo était en outre, secrètement, le guide

spirituel *obeah* des Noirs de la plantation, les Blancs interdisant généralement ce culte. Doug et Nora Fortnam n'auraient jamais avoué à leurs voisins qu'ils toléraient les rencontres et cérémonies secrètes de leurs gens, préférant ne pas remarquer, de temps à autre, la disparition d'une poule sacrifiée aux dieux *obeah*...

Quand Deirdre et son compagnon arrivèrent, Kwadwo s'avança et, au lieu de saluer respectueusement la fille de la maison, l'apostropha d'un air mécontent :

— Dieux du ciel, missis Dede, que fais-tu... que faites-vous donc ici? Vous devriez être depuis longtemps à la maison. Votre maman va vous gronder! Partir seule à cheval avec un homme! Une dame se comporte-t-elle de la sorte? Avoue que tu as sorti le cheval en douce de l'écurie! Jamais je ne t'aurais laissée partir sans accompagnateur...

— De toute façon, j'aurais échappé au valet, répondit Deirdre en riant.

— Et tu as bien sûr aussitôt semé en route M. Keensley, n'est-ce pas? Quand je vois l'état de ta coiffure...

Deirdre s'apprêtait à répliquer quand Quentin interposa son cheval entre le domestique et la jument. Le jeune homme, soupe au lait, avait déjà été irrité de n'avoir pas été salué. Mais voilà que l'esclave, étonnamment perspicace, avait deviné qu'il avait perdu la course.

— Quelle est cette manière de parler à ta maîtresse, espèce de négro? dit-il, frappant Kwadwo de sa cravache.

Mais celui-ci para le coup de sa grosse main calleuse.

— Pas de ça, jeune monsieur! dit-il calmement. Je ne suis pas un esclave, je suis un homme libre. Et je n'ai de compte à rendre sur ma manière de parler qu'à mon *backra*, à personne d'autre...

Le palefrenier se tut. Affranchi ou pas, il ne lui appartenait pas de blâmer le jeune homme qui pourtant l'aurait mérité: il n'était pas digne d'un gentleman d'inviter à une promenade à cheval une jeune fille sans son chaperon. Deirdre était parfois irréfléchie, mais il n'aurait pas dû en profiter.

Furieux mais désarçonné, Quentin regarda tour à tour le vieux Noir et la jeune fille prise de peur.

— Mais comment parle-t-il donc? demanda-t-il à Deirdre. On dirait... on dirait qu'il parle correctement l'anglais.

La plupart des esclaves déportés d'Afrique ne parlaient que mal la langue de leurs maîtres ou du moins le feignaient. Kwadwo et les esclaves de Cascarilla Gardens s'abstenaient de ruser ainsi, tandis que leur maîtresse, Nora, apprenait aux jeunes Noirs à construire de véritables phrases. Kwadwo, venu jeune en Jamaïque, avait très vite appris l'anglais, mais l'avait soigneusement caché à ses maîtres précédents. Maintenant encore, il parlait *pidgin* en présence d'invités. Il venait d'oublier cette mesure de prudence.

— Kwadwo est ici depuis cinquante ans, répondit Deirdre en fusillant du regard son compagnon. Il est donc normal qu'il parle anglais. Mais vous devriez avoir honte de frapper un vieil homme! Bien sûr, on ne doit pas non plus frapper les hommes jeunes... pas même les esclaves! De toute façon, Kwadwo n'est pas un esclave, mon père l'a affranchi depuis longtemps. Il est notre *busha*. Et il fait partie de la famille. Pour moi, il est un peu comme mon grand-père..., ajouta-t-elle en rougissant un peu, souriant d'un air complice au vieil homme qui rayonna.

— Ta! Ta! Ta! Missis, je suis trop noir pour ça...

Il savait bien sûr que les grands-parents de Deirdre, du côté paternel, n'avaient pas la peau moins sombre que la sienne, mais, la jeune fille tenant beaucoup de sa mère et les Fortnam ne criant pas sur les toits leurs origines, elle passait pour l'enfant de Nora et de Doug, même s'il se chuchotait autre chose sous le manteau. Ceux qui n'avaient pas eu connaissance de l'histoire véritable mettaient en doute l'authenticité de ces rumeurs.

— Tu as parfaitement raison, Kwadwo, dit-elle en riant. Tu t'es fait mal? demanda-t-elle, montrant sa main et se laissant glisser de sa selle, ignorant l'offre d'aide de Quentin.

— Mais non, missis. Mes mains sont trop calleuses pour sentir quoi que ce soit... comme le seront bientôt les tiennes... les vôtres, si vous ne mettez pas des gants quand vous montez...



Kwadwo aurait continué à la gronder si la calèche des Warrington n'était pas survenue en cet instant. Il appela deux garçons d'écurie qui prirent en charge Alegria et l'alezan de Keensley, tandis qu'il s'occupait en personne des invités.

— Madame Warrington, *backra* lord Warrington! s'exclama-t-il avec sa révérence habituelle. Bienvenue à Cascarilla Gardens! Vous avoir fait bonne route? Pas trop chaud sans capote? Jimmy, bon à rien, tu as pas pensé que soleil allait gâter teint de ta missis?

Si la virtuosité avec laquelle Kwadwo jouait son rôle fit sourire Deirdre, Quentin ne vit là rien de comique. *Mon Dieu, ce Quentin Keensley...*, songea-t-elle, se reprochant sa sottise. Comment avait-elle pu se commettre avec lui? Elle ne lui accorda plus un regard tandis qu'il l'accompagnait à la demeure. Elle l'avait cru futé quand il avait évoqué son voyage en Europe, mais il n'était qu'un petit baron imbu de sa personne, prompt à manier la cravache envers un Noir sans défense et toujours enclin à tenir pour idiots les hommes à la peau noire.

Et même pas fichu de bien monter à cheval!



## 2

Nora Fortnam, qui attendait les invités à l'entrée des salles de réception, ressentit irritation et soulagement en voyant Deirdre entrer, l'air coupable. Si Keensley n'avait été avec elle, la jeune fille serait sans doute passée inaperçue par la porte de la cuisine. Mais même sa sauvageonne de fille devait respecter l'étiquette, bien que son jeune accompagnateur ne fût guère présentable pour l'heure. Nora vit que le domestique, à la porte, était indigné par la tenue de Quentin. Son habit de fête avait souffert de son escapade, la poussière des chemins ayant légèrement teinté de rouge sa veste de brocart bleue et la culotte assortie. Il n'avait pas non plus de tricorne. Paraître sans chapeau sous le bras lors d'un événement dans la bonne société était indigne d'un gentleman. Sa gêne était au demeurant manifeste. En revanche, chez les Fortnam, on ne prêta pas attention au fait que sa coiffure n'était pas poudrée dans les règles, le maître de maison se refusant à suivre cette mode.

— Dede, que fais-tu donc? demanda Nora. Il y a longtemps que tu aurais dû être à mes côtés, en grande toilette, afin d'accueillir nos hôtes! Tu es tout de même la reine de la soirée! Je préfère ne pas savoir où tu étais ni avec qui.

Question superflue compte tenu de la robe d'équitation et du désordre de la chevelure de sa fille. Si elle n'avait pas été aussi furieuse de leur retard, elle aurait presque éprouvé de la pitié pour Quentin. Il avait sans doute espéré pouvoir flirter avec Deirdre, ce dont elle ne se souciait pas, sa fille, bien plus disposée à disputer une course à cheval qu'à échanger des mots doux, ayant toujours envoyé promener les galants.

— Et, monsieur Keensley, le mieux serait que vous fassiez un brin de toilette!

Nora demanda à un domestique de s'occuper de la tenue de Quentin et envoya deux jeunes Noirs rechercher le tricorne perdu en chemin, Deirdre leur ayant indiqué le trajet qu'ils avaient suivi. Elle avait recouvré sa belle humeur.

Nora soupira. Elle aussi, plus jeune, avait été une saugeonne et elle aimait toujours faire du cheval. À l'âge de Deirdre, elle observait pourtant davantage les convenances, au moins en apparence... Refrénant son envie de sourire, elle se garda de se montrer compréhensive à l'égard de sa fille trop gâtée.

— Dépêche-toi maintenant, on a besoin de toi ici! Nous parlerons ultérieurement de ton comportement... Il n'est pas permis de s'esquiver ainsi avec M. Keensley.

— Ne me gronde pas, maman, s'excusa Deirdre en embrassant sa mère sur la joue. Je serai un peu en retard. Quand tout le monde sera là, je descendrai l'escalier... euh... comme une reine et tout le monde lèvera vers moi des yeux admiratifs.

— Commence par faire la reine dans ta chambre! dit Nora d'un ton conciliant. Les filles t'y attendent pour t'y pomponner. Dis-leur de se dépêcher. Nous n'organisons pas cette fête pour notre simple plaisir, Deirdre. C'est l'occasion de t'introduire dans la société et il serait souhaitable que tu te comportes en conséquence...

Nora était elle-même déjà habillée dans les règles de l'art. Bien qu'ayant dépassé la quarantaine et mis au monde trois enfants, elle était toujours mince. En ce jour, elle avait serré son corset plus qu'à l'ordinaire, corset qu'elle s'abstenait de porter pendant son travail quotidien : c'était elle qui jouait le rôle de médecin pour les Noirs et les Blancs de leur plantation, voire des plantations voisines. Elle choisissait alors des vêtements de coton légers et confortables. Mais, en l'honneur de sa fille, elle avait revêtu une élégante robe de soie vert foncé aux bordures dorées et était allée jusqu'à poudrer sa coiffure et à se maquiller. Elle espérait, mais sans illusion, que son mari sacrifierait lui aussi à la mode. Propriétaire de la plantation et avocat de renom, il aimait choquer un peu ses voisins en faisant fi des conventions, préférant le pantalon à la culotte, ne possédant qu'une

perruque pour paraître au tribunal et se refusant à poudrer ses cheveux blonds.

— L'expérience montre, se moquait-il, que les cheveux finissent par grisonner à condition de vivre assez longtemps et je préfère donc attendre...

Bien que partageant son point de vue, Nora préférait en ce jour faire bonne impression qu'affirmer ses convictions. Cette fête était importante pour Deirdre. Il n'avait pas échappé à sa mère qu'elle risquait d'être mise au ban de la haute société jamaïcaine. Or, depuis un ou deux ans, s'était généralisée en Jamaïque la coutume anglaise voulant que les jeunes dames, lors de leurs dix-huit ans, fassent leurs débuts dans la société à l'occasion de bals ou de réceptions : toute famille ayant une fille de cet âge donnait donc un bal auquel on invitait même de vagues connaissances priées de venir avec filles et fils. C'était le moyen de faire se rencontrer et connaître des jeunes gens isolés dans des plantations fort éloignées les unes des autres, l'objectif essentiel restant de trouver un mari pour la reine du bal.

Nora, depuis un an, attendait en vain que Deirdre fût invitée à l'une de ces manifestations. Les représentants de la bonne société ne se seraient pas risqués à avouer que cette discrimination tenait au caractère douteux de ses origines, mais il était de fait que, même encore enfant, elle avait régulièrement été « oubliée » lors des invitations et cela était devenu systématique à l'occasion des bals de débutantes. Elle était visiblement indésirable.

Prenant le taureau par les cornes, Nora avait donc décidé d'organiser pour l'anniversaire de sa fille le bal le plus brillant jamais donné dans la région de Kingston et Spanish Town. Ceux qui y assisteraient ne pourraient désormais, en pareille situation, omettre d'inscrire Deirdre dans la liste de leurs invités.

Doug avait objecté que les gens n'auraient qu'à bouder leur fête pour continuer à ignorer Deirdre. Mais Nora ne partageait pas cette crainte : Cascarilla Gardens était une propriété trop importante et Doug trop connu et recherché en tant qu'avocat et expert du droit commercial international pour que quelqu'un risquât un tel affront. Les gens invités viendraient et elle espérait bien qu'ils se persuaderaient

par leurs propres yeux de ce que sa fille était belle et bien élevée! À condition que celle-ci daigne se montrer sous son meilleur jour... et ne se lance pas dans une escapade à cheval avec un jeune homme du voisinage.

Deirdre eut la chance, en gagnant le premier étage, de ne rencontrer personne. En effet, les chambres d'hôte étaient occupées depuis longtemps tandis qu'étaient déjà arrivés dans la matinée les premiers invités de Kingston et des Blue Mountains, car les Fortnam estimaient bien naturel d'héberger ceux à qui l'éloignement interdisait des visites de courte durée, une bonne organisation permettant de tenir maison pleine sans trop de travail. Aucune des plantations de l'île ne manquait de personnel et les domestiques de Cascarilla Gardens étaient particulièrement bien formés, les plus jeunes étant nés dans la plantation et ayant reçu un strict enseignement sous la responsabilité de la cuisinière Adwea, affectueusement appelée Mama Adwe par chacun. En compagnie de Nora, fille de commerçants versée en matière sociale, et de Carrie, la première des employées de maison, elle assurait la formation d'excellentes aides cuisinières, femmes de chambre et domestiques.

Trois jeunes filles noires attendaient Deirdre avec impatience.

— Dépêchez-vous, missis!

Amali, l'aînée, s'empressa de délivrer sa maîtresse de sa robe d'équitation. Genet, la deuxième, prépara une cuvette d'eau chaude au parfum de rose et de lavande ainsi qu'une éponge. Deirdre se lava rapidement tandis qu'Amali et Genet disposaient à son intention des dessous de soie, des bas et l'inévitable corset.

La plupart des dames ne se seraient pas servies de l'éponge, s'en remettant, pour leur toilette, aux Noires. Mais Deirdre n'avait pas été élevée ainsi par sa mère qui, ne souffrant pas d'offrir à la vue des domestiques les parties les plus intimes de son corps, avait transmis cette pudeur à sa fille.

Kinah, la troisième des jeunes filles, s'entendait à la coiffure. Elle insista pour défaire les cheveux de Deirdre et les brosser avant le rhabillage.

— Ils sont très sales, missis, et si le sable rouge venait à tomber sur la robe blanche...

Pouffant en songeant à la tenue de fête empoussiérée de Quentin, Deirdre raconta la défaite de ce dernier à ses aides qui rirent de bon cœur.

— Mais, missis, si vous traitez ainsi les jeunes gentlemen, fit observer Amali, qui, du même âge que sa maîtresse, en était devenue l'amie, vous ne trouverez jamais de mari. Vous nous avez pourtant toujours lu, dans votre livre, qu'une jeune fille devait être modeste, douce et aimable, mais il n'était pas question de course à cheval!

Nora, consciente qu'elle élevait ses enfants de manière trop libérale, avait offert à Deirdre plusieurs livres exposant la manière dont devaient se comporter les jeunes ladies, enseignement n'ayant rien à voir avec la vie quotidienne des enfants Fortnam qui jouaient avec les enfants noirs, savaient nager et monter, allaient à leur gré à la plage, dans la forêt ou dans les champs de canne à sucre. Deirdre n'avait commencé à porter un peu régulièrement des chaussures qu'à l'âge de quinze ans.

Leur précepteur, l'Écossais Ian McCloud, n'était pas non plus un éducateur très strict. Il avait déjà échoué, en matière d'autorité, quand Doug, cédant à la pression du voisinage qui ressentait comme une menace pour l'ordre public l'existence d'un quartier noir sans surveillance, l'avait engagé comme gardien. Il avait passé les premières années à essentiellement lire ou rêvasser sous un palmier, tandis que son épouse Priscilla, médium autoproclamé, invoquait les esprits. Mister Ian, comme l'appelaient les Noirs, n'avait découvert sa véritable vocation qu'après l'arrivée des enfants à l'âge scolaire, transmettant à Deirdre d'abord, puis à ses frères, une solide instruction. Doug, ayant gardé de son passé à l'internat un souvenir traumatisant, ne voulait pas envoyer sa progéniture à l'école en Angleterre. Il serait bien temps plus tard, si Thomas et Robert désiraient faire des études, qu'ils se rendent dans la mère patrie.

— Mais si, il était bien question de monter en selle, répliqua Deirdre. Mais c'étaient de pures bêtises! Le cavalier devait par exemple veiller à ce qu'on n'attribue à sa

dame que le cheval le plus docile et le plus lent... En Angleterre, semble-t-il, on ne monte un cheval que pour le plaisir et non pour se déplacer! commenta la jeune fille, se rappelant les récits de sa mère évoquant des promenades à cheval dans St. James' Park et de chasses à courre en Écosse.

Ici, autour de Kingston, on chassait aussi à cheval, non le gibier, mais de jeunes garçons noirs qui se faisaient un plaisir d'échapper aux cavaliers. Nora interdisait à Deirdre de participer à de tels jeux qu'elle trouvait avilissants et qui rappelaient à Doug les chasses aux esclaves en fuite auxquelles son père avait participé.

— En tout cas, je n'épouserai pas un homme pour qui je devrais jouer les pécores incapables de monter! Mon mari me prendra telle que je suis.

Amali ne rit pas de bon cœur. Ce qu'elle savait de l'histoire de Deirdre, de l'enlèvement de Nora et de ce qui s'était passé entre elle et Akwasi, le père naturel de Deirdre, lui laissait deviner que celle-ci serait bien chanceuse si elle avait un jour le choix entre des jeunes Blancs. Elle aurait tout aussi bien pu se retrouver dans le quartier des esclaves, la fille d'un Noir enfui étant considérée comme une Noire par la loi. Récemment encore, un planteur n'avait pas le droit d'affranchir ses gens. Depuis, les choses avaient changé et Doug avait conservé un document signé du gouverneur qui certifiait qu'elle était une Noire libre. Cela lui assurait la sécurité, mais ne faisait pas d'elle une candidate au mariage idéale.

Lacer le corset de Deirdre fut chose aisée, tant elle était mince. Elle aurait facilement pu se dispenser de cet encombrant attirail, mais la mode était la mode! Les bonnes l'aidèrent ensuite à revêtir une crinoline puis une légère robe blanche par-dessus laquelle elle posa une mantille ornée de nœuds vert clair. Elle était d'une beauté à couper le souffle.

Heureusement, elle est belle, aimait à dire Mama Adwe. Les Fortnam et leurs domestiques espéraient donc que les jeunes hommes oublierait ses origines en la voyant et que leurs familles n'oseraient pas vexer un homme comme Doug en refusant sa fille adoptive.



Coiffer les cheveux rebelles de Deirdre se révéla en revanche laborieux.

— Il est maintenant trop tard pour le maquillage, lança alors Deirdre en empêchant Genet de prendre le poudrier.

— Mais missis Nora a dit que...

— Oh, maman ne parlait pas sérieusement! Vous avez fait un travail merveilleux! Descendez à présent et annoncez au maître de cérémonie que j'arrive, d'accord? Et à maman aussi, bien sûr. Je vais faire une entrée remarquée! assura-t-elle en se déplaçant sur ses chaussures à hauts talons avec autant d'élégance que sa mère lui en avait fait peu auparavant la démonstration.

Les garder aux pieds toute la soirée serait terrible, mais elle savait qu'elle ne pouvait y échapper. Elle suivit les trois jeunes filles dans le couloir et s'arrêta un instant devant la fine balustrade en bois tourné afin de jeter un œil sur la salle au-dessous d'elle.

— Comme tu es belle, Deirdre! (C'était, derrière elle, la voix de son père adoptif.) Tu me rappelles ta mère, la première fois que je l'ai vue, lors d'une fête de Noël, descendant un escalier. Ce fut le coup de foudre. Tu vas toi aussi tourner la tête des jeunes gens présents! Veille toutefois à ce qu'ils ne se battent pas pour toi!

Doug, allant à la rencontre de ses invités, s'arrêta donc un instant pour admirer Deirdre en toute tranquillité. Son visage légèrement anguleux était sillonné de petites rides creusées par le soleil et le vent. Il gardait néanmoins, de temps en temps, l'expression malicieuse et juvénile qui avait séduit Nora jadis.

— Mais toi aussi, tu es très bel homme. Tiré à quatre épingles comme tu l'es, je risquais de ne pas te reconnaître dans cette foule.

Il avait effectivement obtempéré aux ordres de Nora, portant hauts-de-chausse et bas de soie, jabot en dentelle et veste en brocart. C'étaient ses hautes chaussures à boucles qui le gênaient le plus. Il trouvait cet accoutrement prétentieux et stupide. De plus, pourquoi, dans sa propre maison, porter un tricorne sous le bras? Mais il s'était donc plié à la mode, ayant même poudré ses cheveux abondants, attachés sur sa nuque par une barrette.

— Alors, reste auprès de moi jusqu'à ce que tu te sois habituée à mon apparence, dit-il, offrant son bras à Deirdre avec un clin d'œil.

Ils descendirent de concert. Le maître de cérémonie engagé pour l'occasion les attendait au pied de l'escalier.

— Mesdames, messieurs... Votre hôte, Douglas Fortnam, et notre débutante, la ravissante miss Deirdre...

Les jeunes hommes de l'assistance eurent le souffle coupé à la vue de la jeune fille. Il était certain qu'aucun d'eux n'accepterait désormais que leurs parents « oublient » de l'inviter à leurs réceptions.